

Intervier : Christiane Brunner : "Dès qu'on ne bouge plus, on recule"

Autor(en): **Brunner, Christiane / Solano, Valérie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[89] (2001)**

Heft 1453-1454

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Interview

Christiane Brunner: «Dès qu'on ne bouge plus, on recule»

En 2000, Christiane Brunner est devenue la présidente du Parti socialiste suisse. Dix ans plus tôt, elle avait été écartée du cénacle du Palais fédéral. Entre ces deux dates, Christine Brunner a démontré son opiniâtreté et sa clarté d'esprit au point d'en faire une politicienne à la fois populaire et incontournable. Ce parcours est symbolique des femmes entrées en politique avec le féminisme: il faut frapper inlassablement à la porte pour qu'elle s'ouvre. Si Christiane Brunner fait l'objet d'une interview dans ce numéro, c'est qu'elle incarne un féminisme pragmatique et enthousiaste. Car le droit de vote acquis, l'égalité inscrite dans la constitution, il faut s'atteler quotidiennement à l'essentiel: œuvrer pour une autre conception des rapports entre les sexes. Et Christiane Brunner s'emploie à cela avec beaucoup d'humour, un peu de provocation et un immense professionnalisme.

PROPOS RECUEILLIS PAR VALÉRIE SOLANO

L'Emilie: L'avortement, le relèvement de l'âge de la retraite pour les femmes, vous pensez que les femmes vont se mobiliser autour de ces thèmes?

Christiane Brunner: L'âge de la retraite, je ne suis pas sûre. Mais quand même, cette révision se fait sur le dos des femmes... il y a un peu de politisation. L'avortement, là, c'est dramatique. Parce que pour les jeunes femmes, ce n'est pas un problème, elles ne savent même pas que c'est criminalisé. Je comprends que ce ne soit pas un thème de lutte, parce que la loi n'est pas appliquée dans les faits. Mais nous laissons l'espace pour les anti-avortements, des antis à l'américaine comme les «Oui à la vie». Cela crée un espace de haine et d'intégrisme. C'est contre cela qu'il faut se mobiliser.

Si les femmes sont moins visibles qu'à certains moments des luttes féministes, c'est qu'elles s'engagent là où elles sont, à leur niveau. Beaucoup de femmes, suite à ma non-élection au Conseil fédéral, m'ont dit, me disent, être entrées au Conseil communal. Ce

sont des engagements importants, mais peu visibles.

L'E: Avez-vous l'impression qu'il y a une relève féministe au sein des partis?

CB: Oh, c'est bien clair, on a de l'avance au Parti socialiste. Mais tout n'est pas encore réalisé. A Genève, dans la députation socialiste, il y a à peu près 65% de femmes, à Berne, environ 40%, principalement des Suisses allemandes. Les Alémaniques se disent féministes, plus que les Romandes.

Ce qui frappe surtout chez ces jeunes femmes, c'est qu'elles sont plus crocheuses, plus bûcheuses que les hommes. On sent leur besoin de s'affirmer, d'être meilleure que la moyenne. La médiocrité n'est pas encore de mise, alors qu'on l'accepte chez les hommes. Et cette exigence d'être meilleure, on sent que les jeunes l'ont intégrée. Pour moi, l'égalité sera atteinte quand on n'en parlera plus. Par exemple, lorsqu'on attribuera deux postes à deux femmes sans plus donner à causer.

Il faut parfois faire attention à ce stade. Car avant, les hommes qui n'étaient pas d'accord le disaient, maintenant ils se taisent, mais n'en pensent pas moins. Le féminisme est encore un sujet de discussion au sein des partis. Par exemple, au PS, il y a toujours une structure pour les femmes. Je pense que je ne verrai jamais l'égalité réalisée parce qu'il ne s'agit pas seulement d'une priorité des partis, mais de l'évolution de la société et qu'elle évolue lentement.

L'E: Vous avez fait longtemps figure de pionnière: première femme secrétaire syndicale, première présidente de syndicat, quel est le rapport au pouvoir dans ces conditions?

CB: Pas évident! De manière générale, les hommes ont de la peine à accepter l'autorité d'une femme, la représentation du pouvoir n'est pas simple. Mais par d'autres côtés, ça a aidé. Par exemple, cela a changé le climat; les agressions étaient différentes du fait de ma présence et, n'étant plus «entre eux», mes collègues ne disaient plus n'importe quoi. Et puis on s'habitue, on ne voit plus passer des choses qui nous auraient fait bondir avant. C'est à ce moment-là qu'il faut partir!

Etant la première femme, je suis allée en chercher d'autres. Ça n'a pas été facile de les convaincre. Le syndicalisme, la politique, se sont des secteurs où il faut savoir se battre, lutter sans changer sa personnalité. Et c'est très difficile à concilier avec une vie familiale.

L'E: Qu'imaginez-vous comme étant les principales revendications féministes à mener?

CB: La plus importante des revendications est encore la répartition des tâches entre femmes et hommes. Pour cela il faut enlever toutes les barrières liées au travail à temps

partiel, pour les femmes comme pour les hommes. Au Parti socialiste, se sont encore les femmes qui portent les revendications féminines, parce qu'elles militent pour améliorer leurs conditions de vie. Je crois que les très jeunes femmes ne ressentent pas les discriminations avant d'entrer dans le monde du travail ou d'avoir une famille. Elles ont baigné dans l'égalité dans leur famille, c'est lorsqu'elles entrent dans la vie professionnelle qu'elles se rendent compte qu'elles sont effectivement discriminées. Elles gagnent moins, leur carrière avance difficilement, elles sont moins prises en considération. Et elles s'aperçoivent aussi de cela dans leur vie familiale. De toute manière, ne pas avancer en la matière, c'est reculer.

L'E: La provocation, par exemple, ça fait avancer les choses?

CB: Oui! Car c'est un instrument. Ça fait réfléchir, ça permet de clarifier les choses de se positionner. Cela engendre des mouvements d'extrême, de sorte à trouver un juste milieu. Les femmes ont besoin que quelque chose les secoue par rapport à leur quotidien. Leur quotidien est envahissant: faire à manger, faire des courses, s'occuper des enfants tous les jours... Donc la provocation, ça permet de sortir de ces préoccupations terre-à-terre. ●



Christiane Brunner: «Ce qui frappe surtout chez les jeunes femmes au PS, c'est qu'elles sont plus crocheuses, plus bûcheuses que les hommes. On sent leur besoin de s'affirmer, d'être meilleure que la moyenne. Cette exigence d'être meilleure, on sent que les jeunes l'ont intégrée.»